

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, VENDREDI, 2 AVRIL 1846.

No. 17

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

PRONONCÉ PAR LE R. P. LACORDAIRE, LE DIMANCHE 4 JANVIER 1846.

Or, cette erreur cherchée, si c'est une erreur, qui la donne, que l'épouse ? C'est elle qui colore les événements heureux, qui embaume les revers, qui reçoit au seuil domestique ce fugitif des honneurs, tout meurtri de sa chute, ce prosaïste de la pensée, qui n'a remporté de la science que le martyre du doute. L'épouse chrétienne infiltre dans ces âmes brisées le détachement et la certitude ; elle ressuscite dans leur âme le Dieu qui réjouissait leur jeunesse, et ravie leur vie mourante aux sources de l'éternité.

Si la grâce lui manque pour cette dernière scène de l'éducation humaine, tout n'est pas perdu ; les transfigurations de la femme chrétienne ne sont pas encore achevées, non. Après avoir été mère, puis épouse, la femme chrétienne se reproduit sous une nouvelle forme : elle est fille ! Et quel est l'homme, à soixante ans, qui n'apprend pas de sa fille ? Quel est l'homme qui, n'ayant pas connu Dieu dans la vie et dans la raison, et voyant sa jeune enfant s'agenouiller chaque soir devant l'invisible majesté, ne soupçonne à la naïveté de sa prière et de sa joie, à la paix de son cœur, quelque chose du mystère qui s'approche de lui par une si vive représentation. O tendresse des voies de Dieu ? Notre mère nous apprenait son nom, quand nous étions enfants ; l'épouse l'a redit, dans l'intimité nuptiale, à l'âme enivrée du jeune homme ; la fille le raconte au vieillard courbé par l'âge, et lui ramène, dans ses jours de décadence, une révélation toute jeune et toute vierge ! Le ciel dira combien d'âmes ont été le fruit de cette dernière violence de la vérité ; combien qui n'avaient rien vu et rien entendu, se sont éveillés du songe de l'erreur sur leur lit de mort, et ont adoré de leur souffle expirant l'éternel amour se montrant à eux sous la forme angélique d'une fille bien-aimée.

Après cela, qu'avait besoin la femme d'un troisième ministère ? Dieu, pourtant, lui en a commis un troisième, dirais-je le plus grand de tous ? Je ne sais ; mais enfin, je le nommerai : c'est le ministère de la charité.

A la femme chrétienne, par une délégation spéciale, comme emploi de ses loisirs et de la surabondance de ces vertus, ont été confiés tous les pauvres, toutes les misères, toutes les plaies, toutes les larmes. C'est elle qui, au nom et au lieu de Jésus-Christ, doit visiter les hôpitaux et les greniers, découvrir les gémissements, explorer le royaume si vaste de la douleur. A d'autres le dévouement de la doctrine, à elle le dévouement des secours. A d'autres de représenter Jésus-Christ par le glaive de la parole, à elle de le représenter par le glaive de l'amour.

Voulez-vous, sans faire de phrases, car il y en aurait trop à faire, voulez-vous arriver à une comparaison qui dira tout d'un seul mot ? Eh bien, entre le monde païen et le monde chrétien, il y a la même différence qu'entre la présence de Vénus et la sœur de saint Vincent-de-Paul. Allez à ce fameux temple de Corinthe, et voyez-y la femme ; entrez dans nos hôpitaux, et voyez-y la sœur de charité ! Ce sont là les deux-mondes : choisissez.

Cela fait, Messieurs, le reste n'était plus qu'un jeu. La dignité de la femme crécée, l'indissolubilité et l'unité du mariage en découlaient naturellement. Toutefois, tant l'homme est corrompu ! l'indissolubilité du mariage ne s'est maintenue qu'au prix de longs efforts. Je pourrais une fois de plus citer au tribunal du siècle présent, d'un côté, les passions des grands, et de l'autre l'intrépide esprit pastoral avec lequel les chefs de l'Eglise ont maintenu la pureté et la dignité du sang européen. Je pourrais, reprenant l'histoire dans un autre sens que celui où elle vous a été enseignée, vous dire ce que nous avons souffert pour vous, et ce que vous seriez devenus si les inébranlables barrières de la catholicité n'avaient arrêté obstinément ces êtres effrénés en qui la puissance égalait la convoitise, et qui, impatients des mœurs du Christ, se ruinaient à la conquête de la liberté païenne et musulmane. Nous avons fait de cette cause la cause totale de la civilisation, parce que c'était la cause de la femme, celle de vos mères, de vos épouses, de vos filles, et avec elle la cause du genre humain. Vous ne l'avez pas compris. Vous nous avez accusé de passer les bornes de la défense légitime, de porter la main sur la couronne, quand nous ne la portions que sur la brutalité de la chair et du sang. Où seriez vous sans ces combats ? Votre sang, fleuri depuis des siècles, vous serait arrivé par les veines d'une femme esclave au lieu de vous arriver du cœur d'une femme ingénue. Tout ce que vous avez eu de joies saintes par vos mères, vos épouses et vos filles, eût été transformé aux joies infâmes de la servitude trempée dans la volupté. Vous seriez des Turcs et non des Francs.

Rendons grâce à Dieu qui nous a sauvés par le courage de nos pères, et par les moyens dont le courage pouvait alors s'armer. Le divorce écarté du monde chrétien, la simultanéité n'a pas même fait effort pour s'y produire. Quel est l'Européen (car je n'appelle pas Européen le Turc planté à Constantinople), que l'est l'Européen qui oserait même songer de loin à la profanation du mariage par la simultanéité ? Qui ne rougirait, au sein même de la débauche, d'introduire sous le même toit, par les mêmes serments, les captives multiples de son égoïsme le plus lâche et le plus insensé ?

Encore une fois, rendons grâce à Dieu qui a purifié le genre humain sans lui ravir sa liberté, qui a retiré au désordre la complicité des lois, et permis à la pureté de devenir la règle authentique de la société humaine.

Ce travail n'a pas peu coûté. Jésus-Christ ne s'est pas borné à la mettre sous la protection de sa croix. Il a voulu naître d'une femme tout à la fois vierge et mère, modèle ineffable du dévouement maternel et du dévouement virginal, et demeurant à jamais sous les yeux du monde pour lui inspirer, par son souvenir et son culte, la pratique des saintes mœurs. La femme n'a cessé, depuis dix-huit siècles, de regarder ce type sublime, qui est celui de sa régénération ; elle y a puisé le double courage de la chasteté et de l'amour ; elle est devenue digne du respect que le monde avait besoin d'avoir pour elle ; on a pu croire à ses serments et le voile de la servitude, en tombant de son front, y a laissé voir, sous l'antique apparence d'une beauté fragile, le signe immuable et sanglant de la croix. Protégée par ce signe, elle a passé dans nos rues comme une apparition de la décence et du soin ; elle s'est assise, heureuse, au sanctuaire de la maison ; elle y a retenu son époux, ses fils et ses filles ; elle y a reçu l'étranger sans blesser son honneur ; la famille est devenue le lien de la paix, de la joie, de l'honnêteté, le lien d'élection de toute âme qui n'est pas corrompue. Le culte des affections a succédé au culte de la chair et du sang. Je vous le demande sans crainte : Quel est celui de vous qui ne sache pas et qui ne sente pas qu'il y a plus de contentement dans un quart d'heure passé au sein de la famille, à côté du père, de la mère, des frères et des sœurs, qu'il n'y en a dans tous enivrements du monde ? Qui ne fait pas de la famille le rêve de son existence ? Qui ne s'est pas dit, étant jeune : J'arriverai un jour, après un long travail, à m'asseoir chez moi ; j'aurai une table, un cabinet, à côté de moi tous les objets de mon affection. Tous, jeunes gens que nous étions, nous nous sommes dit cela ; et ceux de nous qui ont renoncé au bonheur de la terre pour prendre en Jésus-Christ leur unique héritage, ceux-là se le disaient avant la révélation d'un bien plus rare dans un sacrifice plus grand.

O foyer domestique des peuples chrétiens ! maison paternelle, où, dès nos premiers ans, nous avons respiré avec la lumière l'amour de toutes les saintes choses, nous avons beau vieillir, nous revenons à vous avec un cœur toujours jeune, et si ce n'était l'éternité qui nous appelle en nous éloignant de vous, nous ne nous consolierions pas de voir chaque jour votre ombre s'allonger et votre soleil pâlir !

Finissons, Messieurs, en résumant cette conférence et celle qui l'a précédée. Il y a sur la terre trois faiblesses : la faiblesse du dénuement, c'est le pauvre ; la faiblesse du sexe, c'est la femme ; la faiblesse de l'âge, c'est l'enfant. Ces trois faiblesses sont la force de l'Eglise, qui a fait alliance avec elles, et les a prises sous sa protection en se mettant sous la leur. Cette alliance a changé la face de la société, parce que jusque-là la faiblesse avait été sacrifiée aux fort, le pauvre au riche, la femme à l'homme, l'enfant à tous. L'Eglise, en s'unissant à la faiblesse contre ceux qui sont pourvus de la triple force du patrimoine, de la virilité et de la maturité, a remis en équilibre tous les droits et tous les devoirs. L'égoïsme, toutefois, ne se tient pas pour vaincu ; plus ou moins déguisé, il cherche à rétablir l'ordre païen sur les ruines de l'ordre chrétien, c'est-à-dire la domination oppressive de la force sur la faiblesse. Y réussira-t-il ? Rompra-t-il le faisceau qui retient dans l'unité de l'Eglise le pauvre, la femme et l'enfant ? Je suis sûr que non : car sous les mains débiles que je viens de nommer, il y a la main de Dieu, la main de Jésus-Christ, la main de la bienheureuse Vierge Marie, toute la force de la raison, de la justice et de la charité.

(La suite au prochain Numéro.)

Avant de se jeter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre ; mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. FÉNÉLON.